

Un concert des Moabiter Spinner

8 juillet 2016

Le concert des Moabiter Spinner, une nouvelle fois apocalyptique, laisse derrière lui deux trous béants, l'un dans la nuit, l'autre dans la terre, qui les perforent l'une et l'autre pour les éclairer faiblement d'une lumière qui n'est plus de ce monde. La voix du Sprechsänger américain Al Buridan, plus affolée qu'une emmurée vivante aux doigts rongés jusqu'à l'os à force de frottements frénétiques contre la muraille qui la sépare à jamais du reste des hommes, a creusé le premier. Elle est passée par tous les hauts jusqu'aux plus échevelés à la limite du décollement et tous les bas jusqu'aux plus graves qui se confondent avec les grondements sourds de la matière, à la recherche de l'inaccessible issue sans jamais se laisser apitoyer par les élévations et les prosternations précipitées, plus pressées que des coups de hache, par lesquelles, sur la scène hérissée d'enceintes et d'amplificateurs, de manches de guitare non moins tranchants que leurs lames de rasoir incrustées et de cordes d'acier s'en échappant comme des griffes, avec la foi d'un maniaque elle fit passer sa créature. Sous son emprise à la limite de la strangulation, Al Buridan, pour la devancer autant que pour s'y soustraire, sauta, tomba, s'écrasa, roula, se tordit, rampa, se convulsa, se releva, il offrit son chef à diverses décapitations, il tendit son torse à toutes sortes de palpations et de flagellations, il orchestra des chutes insensées, des effondrements, des désastres, il s'exposa sans réserve aux appétits les plus crus des esprits malveillants rassemblés pour l'assourdissant sabbat. Plusieurs fois il plongea dans les eaux noires pressées contre la scène, mais toujours celles-ci finirent par le rendre afin d'assister à la poursuite de son supplice. Plusieurs fois aussi il se ligota avec le câble du micro puis, avec ce qui lui restait de mouvement, il entreprit de s'enfoncer le plus profondément possible dans la gorge l'implacable instrument de sa passion, mais toujours un spasme irrépressible le lui fit recracher. Lorsque le concert se termine, du frontman des Moabiter Spinner il ne reste plus qu'une peau immense, tendue, pâle, translucide presque, souffrante, exsangue, tressillante, irisée d'ecchymoses bizarres, soulevée ici et là de palpitations aussi brèves que rapides, ailleurs souillée des pires immondices, qui enveloppe le public de plus près encore que l'obscurité revenue.

Le trou dans la terre, lui, est le fait du batteur des Moabiter Spinner, le Franco-Grec Hippias Zwaenepoel, lequel, pour se soustraire, mais en vain, au spectacle américanissime de son leader, n'a cessé une heure durant d'abattre sur ses fûts énormes sa honte et sa rage concentrées au bout de ses bras en deux

masses gigantesques. En fait de fûts il n'a cessé d'échanger les chefs auxquels il doit sa présente et très involontaire descente aux Enfers et qu'il voudrait pouvoir décoller un bon coup les uns après les autres plutôt que d'en être réduit à marteler dessus comme un furieux pour s'enfoncer avec eux, pieds et mains liés pour ainsi dire, dans les profondeurs infernales. Le chef d'abord d'Al Buridan et avec lui celui bêtement opinant du public en majorité anglo-saxon qui, non content d'assister à cette extravagante humiliation publique aux allures de cirque criminel, encourage le masochiste entertainer à donner sans réserve dans la moindre extrémité se présentant à son esprit manifestement malade. Ces deux premiers fûts capitaux sont suivis de très près par celui de François Lazare auquel il doit d'avoir été intronisé, sans réplique possible, batteur des Moabiter Spinner, puis dans la foulée par celui de Moritz dont l'existence ne lui paraît alors n'avoir d'autre but que de lui compliquer la vie en montant continuellement la garde autour de François Lazare. Si le chef de sa soeur, la divine et sévère Photine von Bar, lui aussi se présente furtivement pour recevoir son pesant de percussions, c'est le chef de son beau-frère, le germanissime Theodor-Maximilian von Bar, qui à cette endroit reçoit la principale raclée, particulièrement nourrie. Isidore, Alexis et Anselm von Bar en sont quitte au passage pour une méritée chiquenaude à laquelle Marie-Eva se trouve exempte in extremis. Ulrike Orlowski est la prochaine à présenter son chef mais, trop dur, Hippias Zwaenepoel l'échange presque aussitôt contre celui de son ennemi intime qui se trouve également être, sa descente aux Enfers qui le rapproche de Lucifer lui donne la lucidité pour s'en convaincre, l'implacable ennemi de l'Europe, le Méphistophélès préposé à son démantèlement, le chef donc du Bundesfinanzminister, dont la position assise montée sur roulettes semble appeler naturellement le martèlement capital. La Hauptstadt überhaupt, dans les entrailles de laquelle les Moabiter Spinner et leur public continuent de s'enfoncer sous les battements et autres roulements de leur préposé aux fûts, termine le cortège des chefs pilonnés.

Quand les Moabiter Spinner sortent enfin à leur tour de la salle de concert un groupuscule les attend sur le trottoir d'en face, vaguement éclairé par la lumière verdâtre qui tombe des néons d'un club aérien. Ce sont les fidèles d'Al Buridan, ses adorateurs et ses adoratrices. Si les secondes se pressent contre lui pour faire tomber sur elles un sourire, un regard, un mot peut-être, les premiers conservent leur distance pour examiner attentivement la démarche d'Al Buridan au repos, les plis, les motifs et les matières de ses vêtements, sa coupe de cheveux non moins que ses manières, afin de pouvoir procéder ultérieurement de leur côté et pour leur propre usage aux contrefaçons qui s'imposent. Quant à l'autre Al Buridan, le préposé aux apocalypses scéniques, il n'y faut pas penser.

Un ordre de marche est donné. Hippias Zwaenepoel est emporté malgré lui. Sur lui, sur les membres athlétiques du batteur des Moabiter Spinner, il sent des regards rapides, curieux, intrigués, auxquels il ne répond pas car il n'en a ni la force ni l'envie. Il finit par se fondre à son tour dans l'obscurité agissante. Le groupuscule quitte bientôt les rues éclairées et, après avoir escaladé un éboulement de pierres et de planches, pénètre sur un terrain vague au-dessus duquel apparaît peu à peu la voûte céleste en majesté. Hippias la connaît bien

et pour un peu c'est comme s'il était resté à Thessalonique, comme s'il n'avait fait que sortir de l'atelier maternel après dîner pour accompagner son père au cours de sa promenade du soir sur les hauteurs venteuses de la ville. Un instant il attend que son père le prenne par la main pour le faire passer de constellations en constellations comme au bout de trapèzes.

- You just blew it, man! Bouh! It was not drumming. It was beating your own skin with your own bones and that's pretty scary!

Au lieu de la main paternelle enveloppant la sienne, une autre, inconnue, vient par derrière se poser virilement sur son épaule et la masse assez pour expédier de façon unilatérale les préalables d'usage à la familiarité. Sa surprise est telle que, au risque de la carte blanche, Hippias se laisse faire. Après un temps dont la mesure de toute façon lui échappe, la main finit par se retirer, non sans glisser au passage sous son omoplate droite, et devant lui dans toute sa splendeur apparaît cette autre majesté : l'Américain.

- Hey! I'm Josh. From Austin, Texas. Nice to meet you in the dark!

Trop tard. Hippias ne l'a pas vu venir et maintenant qu'il est là, devant lui, dans sa main l'empreinte encore chaude de son épaule, dans ses yeux bleu glacier son acte d'arrestation, il ne peut que prendre une fraction de seconde pour fermer les yeux et dans ce temps imparti se le répéter autant fois de fois qu'il peut. Trop tard. Trop tard. Damn it!

- I was told that you come from Greece but that actually you're French. Cool!

Les espions ne dorment jamais. Et dans la Hauptstadt überhaupt moins que partout ailleurs. La moindre pénombre en est tapie. Ce n'est pas le bruissement des feuilles aux branches des arbres, c'est le ronronnement de leurs appareils, ce n'est pas le bleu de la nuit, c'est le bleu de leurs écrans. Leur bleu de travail.

- Your dad was a french philosopher? Wooohh! Cool! I love french philosophy so much! Deleuze, Badiou, Rancière. Pretty tough guys!

Pas exactement mais à quoi bon entrer dans les détails. De toute façon il a une envie folle de parler. Qu'il parle et n'en parlons plus.

- I was trained in Critical Philosophy and Anthropology in Baltimore. But now I am in Berlin to become a software engineer. So many opportunities today! The Big Tech Turn, you know. Huge. But wait! Computers are tough guys, too! Computer are definitively French! What were you searching for in Greece?

Donc lui aussi. Tous. Ils paient pour aller voir des types se démonter littéralement sur scène mais ils ne pensent qu'à une seule chose : pouvoir tout faire de tête et, sans bouger, simplement en tapotant et en sirotant, remporter leur premier million.

- And what are you doing now in Berlin? What is your project?

Gagner la France. Rejoindre la France. Un peu bizarre dit comme ça. Et pourtant, c'est bien ça le plan, non? Il ne s'agit pas de s'éterniser ici. Le piège

va se refermer. Sur eux tous il va se refermer. Mais rentrer en France par la grande porte. C'est Lazare qui a les clés. Le hic peut-être ?

- France ? But, man ! What are you doing here ? ! It's Europe ! You are free to go everywhere ! And that's your own country ! Oh, man ! You're just kidding ! You're killing me !

Un point pour l'Américain. À quoi bon y aller à la nage alors que toutes les voies aménagées à cet effet sur terre, sur mer, dans les airs, ne demandent qu'à servir ? Oui, pourquoi ? Littéralement con, sans doute.